

rant les détails de sa vie, il serait donc aisé de recueillir une multitude de traits intéressants ; tel n'est pas l'objet de notre travail. L'histoire est la connaissance, exacte et profonde, des événements qu'accomplit, dans l'Église, pour le bien de l'humanité, l'initiative de l'homme, avec le concours de Dieu. Nous voulons étudier le cardinal dans le rapport qui rattache sa vie à l'histoire ; nous voulons le présenter, comme homme, comme professeur, comme auteur, comme archevêque, tel qu'il fut, avec la supériorité de son mérite et de ses actes ; tel que le devra voir la postérité dans les lignes saillantes de sa grandeur, dans l'éclat réel de son influence et la gloire incontestée d'une victorieuse réaction.

Ce qui caractérise, en effet, l'archevêque de Reims, c'est qu'il fut par la science théorique et pratique, par la théologie purifiée et appliquée, l'adversaire convaincu de toutes les illusions, de toutes les opinions fautives, de toutes les erreurs des écoles de théologie et des administrations diocésaines ; ce qui le grandit et l'honore devant l'histoire, c'est qu'il entra dans la carrière comme un athlète ; qu'il remporta autant de victoires qu'il engagea de batailles, et abattit de sa puissante main tous les préjugés qui, depuis trois siècles, abusèrent la France. D'autres avant lui, d'autres à côté de lui et au-dessous, d'autres après lui ont mis la main à ce grand ouvrage ; Thomas Gousset est le premier qui ait parfaitement déterminé la tâche à remplir ; le premier qui se soit placé à ce vrai point de vue pour l'absoudre ; et s'il n'a pas tout fait par lui-même, par ce qu'il a fait et par ce qu'il a fait faire, il a été, pour la rénovation des églises de France, comme le légat-né du Saint-Siège et le grand ouvrier de Dieu.

Au commencement du siècle, le *Génie du Christianisme* avait causé un bien immense, mais occasionné quelque mal. Le chevalier breton, Chateaubriand, avait vu tous les esprits se précipiter dans le cercle encyclopédique plein de charme, qu'il avait opposé au cercle moqueur de Voltaire ; on s'y était enfermé dans les douceurs d'une modeste victoire. Il restait acquis que le christianisme n'a pas d'égal pour les besoins de l'imagination et les jouissances de la sensibilité ; que cette religion est la plus belle et la plus aimable ; mais on n'était presque pas entré dans la sphère plus rigoureuse des croyances et des vertus. De la sphère religieuse on ne tarda même pas à descendre dans cette basse fièvre et cette somnolence sensuelle dont les alternations caractérisent la religiosité la plus fade, quand elle n'est pas funeste. Il est vrai que deux hommes